

ROBERT LEVESQUE

# Journal inédit

CARNET XXXVII

(26 août 1945 — 27 avril 1946 <sup>1</sup>)

(Suite)

[Paris, 10 octobre 1945.]

Remis tous mes bouquins en ordre ; ils se font nombreux. La bibliothèque de F. s'y est ajoutée... Nulle envie de rouvrir mes anciens journaux, ni de poursuivre le souvenir de F. ou de Leplanquais en relisant leurs lettres ; cela viendra plus tard. J'ai seulement relu les lettres de Max Jacob (une vingtaine, toutes datées de 1927). Porté à Adrienne Monnier mon *Solomos*. Elle ouvre le bouquin et tombe sur *La Femme de Zante*. Un rapide coup d'œil, puis un cri : « Ah ! mais c'est étonnant. On est du premier coup pris par le sujet, ça me botte, quel ton, quelle familiarité, quelle grandeur. 1820 ! C'était la grande époque, celle de Melville, de Gottfried Keller... Je sens que ce bouquin sera une révélation. Comme d'ailleurs ce que vous nous avez déjà donné. C'est de la grande poésie, et point trop hermétique ou respectueuse de formules, de mots d'ordre comme celle que l'on fait aujourd'hui. Les poètes grecs

---

1. Les cahiers I à XXXVI et le début du cahier XXXVII (1931-1945) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 149 du BAAG.

que vous nous avez fait connaître ont un air de grande littérature. » Conversation charmante, et sur les livres et sur les difficultés de la vie matérielle. Vingt ans de connaissance ont créé des liens entre nous. Me voici maintenant assis en tête à tête à la petite table de la patronne à la place où, collégien encore, je voyais toutes les gloires du temps... Après la fermeture de la boutique, resté à causer avec Saillet, qui est devenu l'homme de confiance. Très savoureux causeur, non sans sévérité pour toutes les gloires de la « Résistance » et les nouveaux poètes qui la font au génie et qui nous submergent. C'est toute une mafia. La chose nouvelle et intéressante, c'est que le public commence à se fatiguer... Il y a trop de surenchère et de trucs. Pour la première fois, on voit la poésie rapporter de l'argent. C'est une vraie industrie. Dîner chez une amie de Michel. Bombance. Nous étions de nouveau tous les quatre.

4 oct.

Je suis ravi d'être à Paris. Je m'y retrouve et je le découvre. Il me semble ne pas l'avoir quitté, et en même temps je crois le voir pour la première fois. À chaque instant, je tombe en arrêt devant un monument, une boutique, et sans risquer de me faire écraser par un cabriolet comme jadis Stendhal car les voitures ne sont pas encore bien nombreuses dans la ville. Ces jours d'octobre sont merveilleux ; l'accord des feuillages est inouï : les platanes, les ormiers sont d'or vif, et les marronniers d'un bronze flamboyant ; quantité de vignes-vierges se sont mises à pousser. Les quais, la vue classique du Louvre, du Pont Neuf m'ont serré le cœur de joie et d'adoration. Je parlais sans cesse à Athènes de la beauté de Paris, mais je ne savais point qu'elle fût si étonnante. Je me disais l'autre jour, sur le Pont Royal, que la beauté de Naples que je viens de revoir n'est absolument rien près de Paris ; ce n'est pas une ville... Entré au Louvre, là encore saisi d'émotion. Bien que peu de salles soient ouvertes, il faudrait y retourner. Il me semblait que F. m'accompagnait encore. On a eu l'idée de réunir dans trois salles (disons à l'usage des Américains) les tableaux les plus célèbres du musée. On voit l'*Olympia* non loin d'un Poussin (on les a merveilleusement nettoyés). La plupart des rapprochements imprévus fait que les tableaux s'entrefont valoir. On les redécouvre. On est soudain pris de la plus haute considération... Mais les quais étaient si merveilleux, le matin où je fus au Louvre, que j'hésitais presque à y entrer. Paris est à lui seul un musée. Et puis il y a les visages. (Le métro, en ce sens, est inouï ; la beauté de la jeunesse est saisissante.) Soirée extrêmement belle à un club de cinéma. Jean-Louis Barrault présentait cinq films de Chaplin. Cela me reportait à mes années

d'étudiant car j'avais vu alors tous ces films au Vieux Colombier, *Mlle Charlot*, *Charlot s'évade*, *L'Usurier*, *Charlot patine*, *Charlot policeman*. Écrasé par la beauté, le style, la ressource, l'humanité, le style. Un tel acteur est l'honneur de notre temps. Curieux public. Sans doute la jeunesse des écoles. Assez de santé et de simplicité dans la mise. Tous ces enfants riaient de joie — pour eux, Charlot (celui de la première manière) était tout nouveau. Cette jeunesse, qui n'est point celle que j'ai connue, me déconcertait un peu ; elle m'a paru peu mystique, un peu durcie... Mais il est difficile de porter un jugement. Il est certain qu'ils ont vécu dans un monde tout à fait différent. Fait de nouveau des courses dans Paris. Traversé l'île Saint-Louis. Je ne puis me lasser de la ville. Tout est cher, bien que j'aie perdu tout à fait le sens de l'argent. Déjeuné avec Jacquemin et Matton (lequel retourne à Athènes en emportant une « valise ». C'est en ce moment le seul moyen de rentrer. On est autrement bloqué. Les avions américains ont cessé le trafic. Le cargo turc mensuel ne prend pour ainsi dire pas de passagers, et il y a des gens inscrits depuis des mois... Il se pourrait que je fusse bloqué pour des mois. Mais je crois à ma chance, et d'autre part appelé par le « devoir » — puisque j'ai promis de revenir, je ferai tout pour rentrer d'ici un mois).

Entrevu Gide qui nous procurait un billet de Barrault pour assister au gala de Charlot. Il ne sort point et travaille sans arrêt. Deux mots sur *Solomos*. Il n'a pas lu encore toutes les traductions, mais le livre lui paraît bon. Il voudrait m'en parler à loisir. Toujours frappé par le « côté Valéry », au point qu'il compte parler de Solomos s'il prononce à Athènes sa conférence sur Valéry, en ajoutant que c'est grâce à moi qu'il connaît ce poète. Pour le moment, le voyage à Athènes est bien problématique. Gide aimerait autant passer tout le mois de novembre à Paris, et arriver en décembre en Égypte où il est annoncé. Cela ne l'empêcherait pas peut-être de passer en mars à Athènes avant de regagner Paris où il voudrait diriger les répétitions d'*Hamlet*.

Visite à Frère qui me raconte sa vie de prisonnier et me questionne sur la Grèce. Toujours une certaine intensité dans le regard, et une façon ardue d'envisager le travail. C'est un peintre sans aucun doute, je ne sais s'il deviendra grand. Il insiste avec beaucoup d'amitié pour faire un nouveau portrait de moi. Il a, je le vois, besoin de faire de la figure.

Visite à Queneau à la N.R.F. Je lui avais envoyé en août mon *Sikelianos*. Reçu avec beaucoup de cordialité, sans compliments, mais considéré. Selon lui le bouquin est bon... Comme je fais allusion à mon *Solomos* et au *Seferis* qui va suivre en avouant que je cherche un dépositaire,

taire pour écouler en France ces bouquins, Queneau se montre curieux de les voir, car, dit-il, puisqu'il existe plusieurs volumes on pourrait créer une collection d'auteurs grecs, Gallimard pourrait reprendre les ouvrages d'Athènes en changeant la couverture... Queneau en parlant prend qq. notes ; il lui paraît possible que mille volumes de mes deux bouquins soient acceptés par Gallimard — et en ce cas, s'il y avait collection, le *Sikelianos*<sup>2</sup> aurait plus de chance d'être imprimé. Queneau me demande si je pourrai aussi remettre d'autres volumes : un *Kavafis*, par exemple. — Il existe, dis-je, la traduction Yourcenar déjà, je crois, acceptée par la N.R.F...

Excellent matinée hier : emmené Jacques chez le tailleur ; parcouru le faubourg St-Honoré ; émerveillé par l'élégance des boutiques. Visité l'exposition des *Portraits français*. Essayé d'initier Jacques. C'était à la galerie Charpentier. Un merveilleux Perronneau, plusieurs toiles empruntées au Louvre. Déjeuné aux Halles. Michel et Jacques étaient là. Nous avons invité Matton. Beaucoup de plaisir — je l'ai déjà dit — à retrouver la table française, beaucoup plus riche, savoureuse, variée que celle des Grecs. Sans doute on a de tout à Athènes, mais rien, vu la pauvreté du pays, n'est de première qualité.

[*Considérations sur MM. Merlier, Millieux, Losfeld, et l'Institut français d'Athènes.*]

21.

France reconquise. Bonheur d'être à Paris. Je suis allé ce matin voter en famille. Première fois de ma vie, mais c'était le « referendum ». Curieux de savoir demain le nombre des abstentionnistes. Nombreux sont les gens dégoûtés (ne l'étais-je pas moi aussi jusqu'à présent ?). À part cette sortie, resté à la maison tout le jour. Être tranquille à la maison est déjà pour moi une volupté. Temps souvent dévoré par les journaux et hebdomadaires. Besoin de me mettre au courant — jusqu'au jour où j'enverrai tout promener. Durant six ans je n'avais pas ouvert un journal (durant l'occupation, par principe et pour m'éviter des sujets d'écoeurement). Aucun désir de collaborer à des hebdomadaires, bien que gentiment sollicité. J'ai l'impression que mon style ne passerait pas. La moindre page me coûte trop de peine (et surtout de préparation). Je n'écris pas pour être lu dans le métro...

Visite à Stoisy. Toujours vivante et agitée, remplie de nouvelles. Revu Schlumberger, devenu très amical, dépouillant son ancienne timi-

---

2. Sic. Très probable *lapsus calami* de R. L. pour *Seferis*.

dité. S'intéresse à ma vie grecque. (Est-ce toujours le Robert déchaîné qui revient ?...) Parle assez peu de lui (mais c'est une première rencontre). Heureux de mes bouquins. « L'autre jour, me dit-il, Gide m'a spécialement téléphoné : "Je viens d'avoir une grande joie, j'ai revu Robert Levesque". »

Posé chez Frère ; il termine un croquis destiné à préparer un portrait. Soirée à Médrano avec Jacques et Michel. Grande joie, et dans l'attente et dans cette soirée. Le cirque m'avait beaucoup manqué. Plusieurs numéros remarquables : un jongleur, Paolo. Deux acrobates efflanqués, mal vêtus et pathétiques à force de gaucherie, de maigreur. Entraînement extraordinaire de Marie Valente au milieu de ses enfants : deux adolescents et une fille. Plaisir d'approcher les chevaux à l'entracte. Passage des Tardy à Paris ; nous les avons beaucoup vus ; ils prenaient leurs repas à la maison. Détails sur la mort de René. On sentait chez les T. le plaisir de retrouver la France et la famille, toutes choses dont on fut si longtemps privé et qu'on pensait ne jamais revoir. Visible considération des T., personnes cependant formalistes et bien-pensantes qui durent longtemps nous prendre pour des hurluberlus. Ils voient à présent de quel côté (l'avant-garde) se trouvaient les gens humains...

Reçu un mot charmant de Noël <sup>3</sup> (je lui avais adressé *Solomos*). Assisté à une conférence qu'il faisait à un groupe d'instituteurs ; il parle de façon poignante des rapports sympathiques, de la communication qui doit s'établir entre maître et élèves ; du coup je me sens justifié, car c'est la base de mon enseignement ; il m'arrive de peu préparer mes cours et de commettre maints oublis, mais du moins j'essaie toujours de transmettre ce que je sens. À l'issue de la conférence, Noël court à moi ; il m'emmène chez lui ; joie de faire ensemble un trajet de métro ; il est toujours aussi fervent — et nous avons dix ans de souvenirs. Tout ce qu'il me dit s'adresse à moi... Nous arrivons au parc Monceau dans un splendide appartement. La poésie aujourd'hui nourrit son homme, et Noël est devenu poète national. Jeanne me reçoit ; on me présente au directeur du British Council. Maison pleine de fleurs, livres de luxe, tableaux. Jeanne n'est plus la petite provinciale. Mais Noël malgré son élégance est demeuré assez simple. Me déconseille de publier chez Gallimard, l'étrangleur. Me parle d'un éditeur suisse qu'il représente à Paris, dont les travaux qu'il me montre sont fort beaux, et qui paie largement sans nous lier par un contrat... (Il se trouve aujourd'hui, je l'apprends de

---

3. Noël Mathieu (Pierre Emmanuel).

toutes parts, que la littérature rapporte ; les éditeurs courent après les auteurs. Il y a surenchère, mais ça ne durera pas.) Gill, l'Anglais reçu par Noël, paraît un grand lettré. Noël se met à lui expliquer ce qu'est Solomos, et il le fait avec tant de maîtrise, de profondeur, ses vues sont si justes, ses citations si heureuses que j'en suis confondu. « Tu comprends mieux Solomos que moi ! » lui dis-je. Son improvisation est vraiment géniale. Comme il sait lire, comme il sait exprimer d'un texte la moelle ! Grande joie d'être compris, deviné, expliqué.

Rendu visite à Queneau qui m'avait donné rendez-vous. Vraiment sympathique, mais j'avoue qu'il me suffit d'avoir l'estime de la maison Gallimard, puisqu'elle accepte de me publier ; je prie qu'on trouve bon que je retire les manuscrits acceptés. Un peu estomaqué ; ce ne sont pas des procédés de débutants. Heureux (il y a un fond de sadique et de justicier chez moi) de parler de ces jeunes auteurs qui se plaignent horriblement de Gallimard sans oser dire en face leur dégoût...

*Cré-sur-Loir, 23.*

J'écris dans une chambre d'auberge, étant venu passer deux jours près d'Henri et d'Anna. Merveilleuse cuisine à la crème, bœuf de Touraine, poulets du Mans. Je prends contact avec la France de tout mon corps. Il m'est assez difficile d'écrire quoi que ce soit à Paris ; les jours s'enfuient inexplicablement et je veux me sentir en vacances tout en remplissant mon temps. Visite à Marx pour le mettre au courant de l'incident Losfeld. [...]

Revu Claude <sup>4</sup> (en ce moment secrétaire particulier du G<sup>al</sup> de Gaulle). C'était au Flore, où il m'attendait. Atmosphère littéraire plutôt sympathique (beaucoup moins « métèque » que feu Montparnasse), tout le monde là est jeune, on voit défiler les gloires actuelles, Sartre et Simone de Beauvoir, Max-Pol Fouchet, Thierry Maulnier (lequel écrivait un article). Au premier abord je ne reconnus pas Claude, plus maigre et jaune que jamais, ressemblant surtout à son père ; lui aussi, sans doute, dut me trouver changé (de plus, bien que très fort liés, nous n'avions eu en 39 qu'un mois ou deux pour nous connaître...). Il m'apporte deux livres : une étude sur Cocteau (*La Vérité du Mensonge*) et un essai sur Balzac. Me déconseille lui aussi de publier chez Gallimard, mais pense qu'à présent, la guerre étant finie, il n'y a pas beaucoup de raisons pour éditer en Suisse... Prépare une réponse à *La France byzantine* de

---

4. Claude Mauriac.

Benda ; il m'en fait voir les épreuves ; il veut prendre la défense d'Alain, de Gide, etc. en tant qu'hommes, car, dit-il, Benda en prend trop à son aise avec nos maîtres ! Une certaine assurance chez Claude, un certain air d'absence mais qui se prend au sérieux, et tout cela, très indéfinissable, m'a un peu gêné. Je voudrais bien faire erreur. Ému qu'il évoque avec la plus extrême netteté nos adieux en 39 dans un taxi qui m'emmenait à la gare de Lyon, lui en soldat tout palpitant à mes côtés tant il lui semblait que mon départ vers le soleil était merveilleux et tant sa vie de mobilisé, dans Paris obscur et humide, lui paraissait atroce. « Jamais je n'ai tant envié quelqu'un, me dit-il, et qui eût dit que nous nous séparerions pour six années et que nous manquerions ne pas nous revoir ! » Je dois avouer que les livres de Claude, qui contiennent çà et là un paragraphe brillant, une intuition exquise, un coup de sonde assez neuf, d'une façon générale me semblent un bavardage sans relief, sans style, sans mordant ; c'est souvent du journalisme, et qui enfonce des portes ouvertes. Les citations abondent, mais terriblement rebattues. Claude a l'air de les découvrir et de nous faire la leçon. Tout cela est gênant. Il semble jeune et peu formé, et terriblement insensible à l'art (chez les autres) ainsi qu'aux masses du discours, au volume des mots lorsqu'il prend la plume. Il avoue d'ailleurs écrire vite ; cela se sent de reste. J'ai un besoin immense d'admirer ceux que j'aime, et les bouquins que je viens de lire m'ont déçu. Que dire à Claude ? Je demanderai à Gide s'il partage mon avis. Bien que sans doute il se rende directement en Égypte, Gide me parlait l'autre soir (au téléphone) de son grand désir de voyager avec moi. « Ce serait, dis-je, un appendice à "André Gide en voyage". — Eh ! oui, quel bon morceau. Je l'ai relu dernièrement. C'est excellent. Je l'avais avec moi en Algérie. Il faudra bien le publier quelque part, ça en vaut la peine. »

Visite très sympathique à *L'Arche*, ma revue. Charlot et Amrouche me reçoivent comme un type de la maison, on me communique des épreuves, des poèmes d'Elytis et mon Katsimbalis sont sur le point de paraître dans un numéro groupant Gide, Valéry, Jouve, Spender. Beau début... On est tout prêt à accepter mille *Solomos* et mille *Seferis* qui seraient rachetés à l'Institut et vendus aux libraires (on me paierait assez largement). J'accepte la proposition et télégraphie à Athènes ; la difficulté sera de transporter les bouquins. Projet d'un numéro consacré à la Méditerranée : il s'agirait de faire le point et d'étudier en quoi l'homme méditerranéen peut encore apporter qq. chose à la notion nouvelle de l'homme qu'il nous faut construire. Le sujet me plairait (on voudrait

faire un travail sérieux). Je causais dernièrement avec Seferis du message actuel des Grecs ; jusque dans leurs défauts anarchiques, et qui s'opposent à l'américanisme, il y a une leçon, et puis leurs défauts sont des défauts humains. J'ai dû laisser qq. mots là-dessus à Athènes.

Passé à *Terre des Hommes*, le journal d'Herbart dont les bureaux sont installés au « Palais Berlitz » (on y trouvait avant guerre une kermesse hantée de gamins...). J'allais à ce journal non pour offrir de la copie, mais voir Étienne<sup>5</sup>. Toujours charmant et spontané bien que marié et père de famille. Nous descendons ensemble du journal, traversant les Tuileries et causant de littérature (Étienne va faire paraître un bouquin, le *Journal d'un adolescent*). Beaucoup de joie à le trouver si frais et gai. Noël lui disait : « Dire que bientôt, on pourra se promener avec Robert ! » Les amis que j'avais gardés du collège ayant disparu, je dois à présent regarder comme anciens ceux qui datent d'avant la guerre. Importance de s'attacher à des gens qui ne changent pas, ou plutôt qui font sans cesse des progrès. Joie de retrouver Laleure et d'évoquer avec lui Spetsai. En voilà un qui n'a pas renoncé, malgré la guerre, la captivité. Fort bien installé dans un appartement que lui offre son père, mais ne voulant pas vivre en oisif, il vient d'entrer chez Denoël comme lecteur. Je suis certain qu'il va ainsi apprendre mille choses et pouvoir s'affirmer. Vu jouer *Lorenzaccio* chez Baty. C'est un beau drame, meilleur qu'il ne m'en souvenait. J'étais avec Michel et Jacques. Malgré la pompe des costumes, la science des éclairages, un certain arbitraire dans le découpage des scènes, le texte domine tout. Certains endroits sont shakespeariens. Heureux en causant avec Jacques de le trouver sensible à cette œuvre, et capable même d'en discerner le meilleur.

*Paris, 8 novembre.*

Rapidités des jours. Je butine un butin qui, je l'espère, me nourrira. Par tous mes pores je jouis de Paris. J'avais un excessif besoin de voyage, de détente ; je ne trouve pas honteux d'être ici affairé sans travail... Les trois jours de Cré furent calmes ; lu dans le train, au retour, *L'Étranger* de Camus.

Visité le Salon d'Automne. Salles immenses. Un beau Braque. Les derniers (?) Besnard bien confus. Salle entière de Matisse, je pensais à la joie qu'aurait eue Tsaroukis. Vu jouer avec Frère et Michel *Meurtre dans la cathédrale*. Excellente soirée (Claudel, paraît-il, est jaloux. « Il m'a tout pris », déclara-t-il). Intérêt dramatique de la pièce, malgré la

---

5. Étienne Lalou.

métaphysique du sujet et du texte. Dawson me l'avait fait lire en 39 ; je m'aperçus l'autre soir que je n'y avais pas compris grand'chose. Le drame de Beckett est au fond celui de tout homme (sauver son âme, pièges de l'ambition, du martyr même etc.). Le grand art est d'insérer dans l'humain tout sujet particulier. Conduit Jacques à l'Atelier de Delacroix où sont exposées dix toiles prêtées par le Louvre. Heureux de voir Jacques se diriger spontanément vers l'*appartement du duc de Mornay* et la *Nature morte aux homards*. Joie quant à moi d'ouvrir les yeux, de les sentir plus capables de discerner. Été avec Leleure voir la comédie de Bourdet, *Vient de paraître*. Je voulais lui montrer qq. chose sur l'édition puisqu'il est de la partie. Le premier acte seul est bon (âpre et traitant de contrats etc.), ensuite on tombe dans le vaudeville. Mais la manière des interprètes, l'esprit du décor, des costumes étaient exquis, tels que seul Paris peut en fournir. J'avais un peu besoin de cette crème fouettée. Une fois suffit. Par obligation, fait une visite à Ducoux, lequel est un représentant des « intérêts » de Merlier ; pour comble d'ennui, nous habitons face à face ; médiocrité du type, démagogue et phraseur. Obligé de rester deux heures avec sa femme, à qui Ducoux me confie. Phrases creuses, sentiments hypocrites, couplets transparents. Type d'odalisque. Amusé de trouver dans la voix, les yeux etc., des airs de la femme de Millieux, et dans les théories fumeuses et sentimentales le reflet de Mme Merlier. Drôle de clique, se donnant de l'importance, masquant ses intérêts sous les grands mots de France et de Grèce. Tout dans leurs dires sonne horriblement faux...

Visite à Garanger ; il arrive à soixante ans sans avoir rien fait ; depuis vingt ans (du temps de notre philo) il annonce des œuvres qui n'arrivent jamais. Je voulais le voir surtout pour parler de F. Je dois d'abord lui annoncer sa mort. La réaction n'est pas des plus vives, ou plutôt le jugement est aussitôt sévère. Garanger est surtout sensible à un certain snobisme que F. mettait en avant pour se défendre, sans doute, et exprimer son mépris des humains. Il n'a pas vu la grandeur qui se cachait sous cette attitude et les dons exceptionnels dans le domaine critique. Il est vrai que sous un certain angle F. a raté sa vie pour avoir voulu peut-être la trop réussir, ou plutôt pour avoir visé un succès qui ne dépend pas de soi-même. Au demeurant, accueil affectueux et simplicité véritable de Garanger. Certaines notes que j'ai retrouvées de Fernand et qui datent de 1927 montrent la grande admiration qu'il avait alors pour son prof, lequel d'ailleurs le traitait avec distinction. Soirée au Vieux Colombier, où Benda devait défendre *La France byzantine*, son dernier

bouquin dans lequel il attaque Gide, Valéry, Proust, Alain, comme des décadents, des gens mettant « la forme par-dessus le fond ». J'avais demandé à mes frères de m'accompagner. Nous formions une garde du corps pour Gide, qui assista lui-même à la causerie. Mais rien ne se passa. Tout le monde fut morne et décevant. Pas même de violence. Une suite de citations tronquées ou mal comprises. À chaque instant on avait envie de produire une objection. Les réflexions les plus sottes sur la poésie, le roman. Méconnaissance absolue des lois de l'esthétique. On ne peut reprocher aux artistes de n'être pas des philosophes (l'intéressant, d'ailleurs, c'est que les meilleurs aujourd'hui ont au moins une teinture de philo...). À la sortie du théâtre, dans le hall (Claude y était) il se forme un embouteillage autour de Gide, mes frères en sont responsables car Gide veut dire un mot à chacun ; le public (assez amorphe), voulant entendre des oracles, formait un cercle impossible à franchir.

Visite à Gide le lendemain matin. Consterné, ainsi qu'Herbart, par la médiocrité de Benda, apitoyé aussi par son air de petit vieillard chevro-tant. Le même soir, Sartre prononçait un discours sur l'existentialisme, lequel avait attiré tout Paris ; on se battait pour entrer. « C'est là qu'on aurait dû aller, s'écriait Herbart en rappelant la piteuse assistance de Benda. Vous vous rappelez *Les Deux Cortèges* de Souлары ? Et la mère de l'enfant sourit au nouveau-né... » Gide avait une heure libre parmi ses affairments. Comprenant de reste mon désir d'obtenir un nouveau poste, il aimerait me voir dans une chaire en Allemagne où le travail, pense-t-il, est passionnant car il s'agit de reciviliser ce pays. Se dit tout prêt à m'appuyer. (Assez horreur des militaires et nombreux Français que je trouverais là-bas.) Je ne désire aucun pays en particulier, je désire très exactement me plonger qq. part à titre d'expérience et voir la réaction — quitte à ne pas prolonger le bain. Gide m'offre un album sur Poussin qu'il vient de préfacier ; par malheur les œuvres de l'Ermitage (celles qu'on vit au Palais de Tokyo), scènes de l'Arioste, manquent ; à la réouverture du Louvre Gide fut d'ailleurs un peu déçu par les Poussin qui y sont (et bien que nettoyés) ; il ne pense pas que ce soient les meilleurs. Il n'a pas vu, il est vrai, *Le Triomphe de Vau* légué par Jamot, récemment exposé je crois, et qui est inouï. Gide revient sur sa joie à lire Virgile ; quelques vers de l'Énéide lui suffisent ; tant de perfection l'enchantent. Certes, c'est de la littérature, mais quel art ! il n'y a pas mieux. Et puis, ça se lit comme un roman. Il emporte Virgile un peu partout quand il sort. Cherche un moment la photo d'un gosse de Bordeaux qui est venu s'offrir, et qui fait de temps en temps le voyage de Paris. Pour

écrire *Thésée* (dont il veut me prêter le manuscrit, mais craignant que je ne sois déçu, que je ne dise : Ah ! Gide, ce n'est plus ça, ce n'est plus Gide), il a beaucoup lu Glotz et Picard. Rien dans son œuvre n'est imaginaire. Strabon (les mœurs des Crétois) l'a emballé. « Il y a là quatre pages étonnantes, me dit-il, mais dont j'ai fait l'usage le plus discret. » Toujours amusant de constater les découvertes de Gide ; ce sont parfois des lacunes qu'il comble — mais du premier coup il va plus loin que tous.

Visite à Blanc, installé dans un assez bel appartement parmi des livres, des souvenirs. Curieux, cet ancien bat' d'AF' devenu littérateur. Je le trouvai au premier moment éteint, soucieux. Je crois que tout ce succès, ce demi-luxe est chancelant, transitoire. Ne s'intéresse qu'à lui, à ses querelles d'éditeur, aux ragots de confrère. Quand il aura épuisé définitivement ses souvenirs de gosse malheureux, de prisonnier, etc., on doute qu'il puisse créer qq. chose. Je viens de lire de lui *Seule, la vie...* C'est sobre, et au fond ça se lit avec intérêt (on attend toujours qq. obscénité), mais ce n'est point de l'art, nulle construction ; on voit tout au plus se dérouler un chapelet d'événements. La nature même de l'auteur, violent et tendre, bagarreur et sentimental, m'est, au fond, antipathique.

Avec tous mes frères, été voir *Le Dictateur* de Charlot. Admirable soirée. Sottise des critiques qui se sont dits déçus. Évidemment le fascisme a, depuis 1938, dépassé les bornes de l'horreur et le film ne pouvait le prévoir — mais quelle revanche, combien les marionnettes sont montrées à nu, quel rythme, quelle invention ! Voici donc les gens qui nous faisaient trembler — et que les foules admiraient sur l'écran des cinémas. Cette œuvre est grande. Charlot, une fois de plus, se montre le plus grand créateur de formes et de mythes que nos jours connaissent. À la fin du film, un discours pacifiste et ridicule, mais surajouté, je pense, à titre de propagande américaine.

13 nov.

Beaucoup vu Frère, qui a continué de me faire poser. Bon prétexte de conversation, ce qui d'ailleurs favorise le peintre qui peut ainsi voir son modèle au naturel. Je me livre très volontiers à ce garçon attentif ; respectueux de tous les balbutiements, je me sens à l'aise pour divaguer ; je raconte ma vie d'Athènes, mes efforts, mes ambitions. Je fais aussi le récit de mes soirées parisiennes, de mes conversations...

Soirée exquise aux Ballets Russes ; troupe nouvelle, héritière de Diaghilev et se présentant aux Champs-Élysées : *La Forêt* de Tchaïkovsky,

*Jeu de cartes* (Stravinsky), *Les Forains* (Sauguet). Pour faire plaisir au public (c'était le dernier des galas), on ajoute *Le Lac des cygnes* et *Le Spectre de la Rose*. Beauté des couleurs et des formes. Rien ne me plaît plus que la danse. Plusieurs des danseurs déjà habiles (et encore beaux) promettent beaucoup. Encore un certain manque de cohésion dans la troupe qui reste jeune. J'étais avec Michel et son amie.

Vu un soir avec Laleure le *Caligula* de Camus. C'était au Th. des Arts où je fus voici vingt ans voir *Hamlet* avec Pittoix (ça durait, je crois, cinq heures), un merveilleux jeune homme plein de fougue, de douleur, et canaille, railleur (Gérard Philipe) tenait le rôle de l'empereur. Œuvre elle aussi existentialiste, il y a de la thèse, des idées, mais ça passe la rampe, théorie de l'absurde. Homme prisonnier ; pour affirmer la liberté, il n'y a que l'excès, l'intempestif. Là-dedans, amertume et cependant désir d'action. On revient vite à Pascal. Tout cela dérange assez mon harmonie, mais c'est d'un art qui s'impose.

Ayant reçu un rapport de Losfeld, je le portai à Lucet. Par un hasard étrange Gide venait à l'instant de quitter le service ; il y était venu parler de moi... On commence quelque peu à parler de mon travail. Mais c'est quand j'aurai quitté Athènes qu'il sera à peu près publié. À ce moment on voudra m'engager davantage, mais bonsoir.

Passé à la boutique d'A. Monnier, longuement parlé à Saillet. Beaucoup de modestie, un progrès lent et difficile, caché sous une certaine amertume et la plus grande sévérité pour les confrères. Assez de spontanéité, d'ailleurs, malgré le pessimisme. Au demeurant terriblement borné à la littérature, et parisienne...

Retrouvé Gide le soir, à qui je rapporte *Thésée*. Prodige de jeunesse. « C'est craquant comme du bois vert, lui dis-je. Quelle verdeur, quel cynisme ; tout est rapide, cela court. — Oui, dit-il, c'est peut-être un peu court (j'ai laissé de côté Pirithoüs.) — On pense d'abord : c'est *Œdipe* qui recommence, mais on voit bien qu'*Œdipe* est dépassé. — Oui, dit-il, j'ai senti qu'il fallait exploiter la rencontre de Thésée et d'*Œdipe* dont jusqu'alors personne n'a parlé... » Nous nous rendons ensuite avec Herbert dans une salle privée, où pour dix personnes Delannoy présentait *L'Éternel Retour* de Cocteau. Admirables images, beauté des acteurs, merveille de détail. Les œuvres d'art très accomplies, celles dont la forme s'efforce d'être sans défaut, me touchent par-dessus tout. Il y a dans ce film et la peinture de l'éternel amour, et la mer de Tristan, et la laideur bourgeoise de la famille, les bateaux, les mystères du château, de la nuit, je ne sais quel air du large et quel désespoir. Les Américains, me

dit-on, sifflèrent ce film à Rome ; ils n'y peuvent rien comprendre, mais surtout tant de beauté et tant de références secrètes ne peuvent que les rendre jaloux.

Tandis que Gide rentrait en voiture, Herbart et moi revenons à pied à travers le Champ de Mars. « On attend beaucoup de vous, me dit-il. Je l'entends dire par des gens très bien. — Oh ! dis-je, il y en a dix ou vingt qui connaissent mon travail. Mais j'ai du moins choisi les gens à qui je l'ai envoyé. C'est ce qu'il faut. Les autres suivront. » Lamentations sur le côté morne et incompréhensif des jeunes Parisiens. La ville, pourtant toujours admirable et même davantage, comme une rescapée, est devenue comme insensible à l'aventure. Moi-même pourtant, ce soir-là, à minuit rencontraï qq. chose. Il y eut le lendemain un déjeuner commun suivi de qq. heures assez douces. J'étais entre temps occupé et exaspéré par un échange de télégrammes avec Merlier. Charlot (l'éditeur de *L'Arche*) consentait à racheter mille *Solomos* et mille *Seferis*, mais le prix exorbitant, les tergiversations de M., ses contradictions (le fond de l'histoire était sans doute son désir d'imprimer ses propres œuvres avec les bénéfiques faits sur mon dos) manquèrent tout faire manquer. J'en fus réduit au chantage : annoncer que si un accord ne pouvait survenir, je faisais réimprimer les bouquins à Paris ; la chose était possible, on me l'offrait. Pris de peur, il accepta le prix proposé, mais déclarant qu'on ne me verserait pas de droits. Belle affaire : je ne comptais sur rien. (À Paris, au contraire, les littérateurs sont maintenant cousus d'or, j'aurais gagné une somme assez ronde. Mais qu'importe !)

Conduit un dimanche les gosses de Madeleine au zoo de Vincennes. J'en attendais peut-être plus de joie. Toujours émerveillé par la grâce des girafes. Ce sont de vraies donzelles, bondissantes, apeurées. La fauverie m'a paru un peu maigre. Déjeuné chez les parents de Denise Laroque. Le père, magistrat retraité, mais resté l'esprit vif, curieux. Visité au Trocadéro les salles romanes. Réussite admirable. On sort de là plein de respect pour les Primitifs français. J'étais assez bien préparé à voir ainsi St-Savin, Vicq, Tavant, etc., ayant étudié avec assez de passion ces œuvres l'an dernier pour les présenter à Athènes. Je ne m'attardai point cependant dans les salles ; je voulais plutôt me mettre dans l'œil certains ensembles (et les couleurs que j'ignorais). Je souhaitais terriblement que Fernand fût près de moi ; c'est seulement avec lui que j'aurais eu plaisir à m'attarder devant ces fresques et à échanger des remarques. Il me restait du temps ; je parcourus les « Monuments français » ; mes cours portèrent jadis sur la sculpture française ; j'ai quelque peu visité les ca-

thédrales. De très loin, à travers les salles, je mettais aussitôt un nom sur les œuvres...

Vu jouer, le soir avec Jacques, *Les Enfants du paradis*, le film qui fait courir Paris. C'est l'histoire de Robert Macaire et du mime Debureau. Des longueurs, mais des scènes d'une grande beauté. Visage émouvant de Barrault.

Soirée curieuse (et riche) chez Joannidès, ami de Katsimbalis, et que Jean Grenier me recommandait d'aller voir, Grec d'avant-garde, ancien éditeur du *Voyage en Grèce*. Heureux que je lui donne des nouvelles d'Athènes. Daniel-Rops était là. La soirée chez Joannidès se prolonge infiniment. Nous avons mille amis communs. Je raconte les aventures Parthénis. Une conférence que Milliex avait faite la veille sur les intellectuels grecs pendant la guerre fut, paraît-il, assez décevante. Monod qui présentait l'orateur souligna que sûrement M. l'Ambassadeur (qui était présent) tiendrait à cœur de remercier Milliex de son œuvre en Grèce, etc. L'ambassadeur se tint coi. C'est un malin ; il sent venir le vent. Je l'avais vu (malgré moi) le matin même, allant chercher mon visa de sortie. Il me demanda (lui, l'ancien champion de la Gauche) pourquoi je n'écrivais pas des articles dans *Carrefour* (le nouveau *Candide*). Il me loua fort de mes travaux. *Solomos* (envoyé par Merlier) était sur la table, non coupé. Il voulut m'offrir un de ses bouquins : je fus alors baptisé de Lhuilier...

Revu Thomas qui me demande avec insistance qq. chose pour *Terre des Hommes* dont il assure la direction littéraire. (Je propose les poèmes de guerre de Cambas, pour lesquels, le soir même, j'écris une préface.) Visite au Louvre ; plaisir immense dans la galerie d'Apollon ; certains objets du trésor de la Couronne, vases, vaisselles, le tout taillé dans l'onyx, l'agate, l'améthyste, me donnent une joie que je n'eusse pas attendue. Très sensible aux belles matières, à la perfection des lignes. Je sentais là le labeur des plus grands artisans. Seuls les vases chinois m'avaient donné tant de bonheur.

Revu Noël très affairé, débordé par le travail, la gloire. Convenons de l'édition de *Sikelianos* dont il va se charger ; nous fixons en gros les lignes du contrat ; il me remet un chèque de 40 000 fr. Passé voir Jean Bertrand qui habite auprès.

Grand déjeuner familial, très réussi ; amusement de mettre le couvert tandis que Michel s'occupe du menu et des vins. J'aurai eu bien du plaisir à manger et à boire durant ce voyage, moins peut-être par gourmandis que par joie de retrouver la France. Coup de téléphone de

Johnny. Soudain il ressuscite. Je l'emmène dîner à la maison. Vieilli quelque peu. Habillé avec une élégance rare. Raconte mille aventures incohérentes. Téléphone à Gide qu'il veut aussi revoir. Nous partons en taxi (un papier mystérieux permet à John de prendre des voitures...). La soirée se prolonge durant deux heures, et vraiment étonnante. Gide, plus jeune que jamais, écoute, ravi. Que croit-il de toutes ces prouesses ? Le plus clair cependant est que John paraît victime de la police ; comme il sait trop de choses, on l'a à dessein compromis. Malgré la gloire qui le couvre, etc., il n'en est pas moins en liberté provisoire. Il faudrait pouvoir dire un mot au Garde des sceaux.

Vu l'exposition Laurens ; sculpture sortie de Picasso. Visite au père de Paule Boyer, ma collègue d'Athènes. Visite aussi à Joseph Baruzzi : assez de plaisir à le revoir. Heureux qu'il avoue me trouver « grand » (moralement parlant). Des gens revenant du Brésil où ils ont passé tout la guerre lui ont paru au contraire assez diminués et rétrécis du point de vue intellectuel... Par convenance, fait une visite à Moré. C'est un cadavre ambulante. Lui aussi trouve Claude trop sûr de lui. Soirée chez Laleure ; nous entendîmes une conférence de Caillois sur le danger du verbalisme. Rien que de connu, mais prononcé avec chaleur. (Je pensais sans cesse à mes illustres collègues d'Athènes.) Moins vulgaire que Fernandez, moins brillant aussi, Caillois est à coup sûr intelligent et humain. Laleure m'emmène souper chez lui ; on monte du champagne. Il me met dans les mains le curieux manuscrit d'un clown, écrivain du dimanche ; ce cahier naïf n'est pas sans poésie. On y sent l'influence de Rabelais (dans les morceaux truculents) et de La Fontaine (dans des fables qui veulent s'adresser à tous les âges). Mais il y a de la grâce parmi les gaucheries. L'auteur est sûr de devenir célèbre. On pourrait peut-être choisir dix ou quinze pages pour une revue.

Lu *Alcyon* d'Herbart (nouvelle assez belle, toujours du trouble ; peut-être trop d'art, cette fois, pour une matière si mince). Lu de Bolle un bouquin sur Valéry ; heureux d'y trouver des vues sur la poésie assez semblables à celles de Solomos, et des réflexions sur Eliot bien près de celles que je notai sur Seferis...

21 nov.

Extrême rareté des moyens de transport. Le ministère, trouvant inutile de me voir trop souvent, déclare qu'on me fera signe si quelque bateau ou avion s'annonce pour l'Égypte. Rien de direct, naturellement, pour la Grèce. Me voici donc bloqué, pas mécontent de cet exil dans Paris ; ce sont là des vacances et je sens bien que dans ce farniente je me

prépare à des travaux... Zut pour l'Institut, puisqu'aussi bien on n'a jamais su engager personne qui puisse me remplacer (littérature, histoire de l'Art...). L'important cependant est de retourner à Athènes ; j'ai promis d'écrire deux anthologies des poètes (Eygolf, Charlot). Je vois assez grand ; un bouquin pourrait embrasser les hymnes byzantins, la poésie crétoise, les chants populaires. Un autre se limiterait aux contemporains (il serait de moindre importance). Je sais par bonheur à qui m'adresser ; je ferai travailler mes « nègres ». J'aurai plaisir à joindre des notices ; je sens en ce moment que je me charge comme une pile électrique. Mes traductions antérieures pourront d'ailleurs figurer plus ou moins dans mes anthologies. Ressorti mon Kavafis ; supprimé tout le début, trop pédantesque et assez incomplet. Fait dans le cours de l'étude qq. ratures, mais assez peu. M'étant senti tout à fait incapable de « repenser » ce livre (peu désireux non plus d'ajouter d'autres pièces aux quarante poèmes que j'ai traduits), j'ai décidé de publier tel quel (avertissant le public que je laisse de côté l'œuvre « historique » et « morale » pour m'en tenir seulement au poète de la volupté). Sur ce qui est de la « volupté », j'aurais pu, il est vrai, essayer d'en dégager mieux l'essence tragique, insister sur le drame de vieillir, etc. Mais encore une fois tout eût été à reprendre... et je n'en sens point l'envie. Depuis qq. jours, occupé avec Henri à la dactylographie de l'*Odysée*. J'ai envie de proposer en même temps que Kavafis. Cela pourrait faire deux petits volumes. Les dessins de Ghika ne sont point finis ; une édition illustrée entraîne à de grands frais. Certains me conseillent de publier d'abord le texte seul. (J'espère aussi que *L'Arche* pourra en donner des fragments avec mon introduction.)

(À suivre.)